



Don Proch  
Asessipi Laser Racer.

## Un réalisme ambigu

*Des artistes se cherchent dans l'aventure,  
le témoignage, les mythes quotidiens.*



« Canada - Trajectoires 73 » n'est pas une exposition de l'art canadien contemporain, mais un parti pris » a écrit Mme Pagé, conservateur de la section Animation - Recherche - Confrontation (ARC) du Musée d'art moderne de la ville de Paris, dans la préface du catalogue de l'exposition (1). C'est certainement parce que l'exposition devait exprimer « le point de vue d'un observateur étranger, avec ses références culturelles précises, sur une activité artistique multiple destinée à être montrée dans un champ culturel également déterminé », beaucoup plus qu'en raison du fait que le courant abstrait de l'art canadien était déjà bien connu en France, que Mme Pagé et ses collaborateurs avaient choisi des œuvres qui toutes pouvaient être classées sous l'étiquette du réalisme. Le souci de présenter le réel « hyper-objectif »,

1. L'exposition a été présentée au Musée d'art moderne de la ville de Paris du 14 juin au 15 août.

2. Sur la section vidéographie, voir notre supplément intitulé le télévisuel.

l'intrusion dans l'art de l'objet de grande consommation, le « pop », ont pris en effet, en Amérique du Nord, une ampleur plus brutale et plus excessive qu'en Europe. L'exposition a été un bon exemple de l'enracinement des artistes canadiens dans le terrain sociologique et géographique qui les porte, qu'ils essaient de traduire les caractères technologiques d'une civilisation urbaine pleine de bruit et de fureur ou les espaces infinis des Prairies sur lesquels traîne une machine agricole oubliée.

Ce qui est peut-être le plus significatif dans cette approche réaliste, c'est qu'en fin de compte elle se résoud en son contraire, car le souci des jeunes artistes, qui veulent dresser un constat, est ambigu : ils sont à la fois juges et prisonniers de la société de consommation qu'ils essaient de restituer dans leurs œuvres. L'image, même photographique, et l'objet, même réel, sont entre leurs mains d'abord un témoignage et donc l'expression d'une subjectivité, fût-elle collective. La dialectique du réel et de l'irréel prend parfois d'au-

tres formes : ainsi Murray Favro joue sur la réalité, au point de la rendre illusoire, par la projection de diapositives sur des objets usuels. On ne saurait mieux illustrer l'idée que les qualités de l'objet ne sont qu'apparence. Le réel se nie plus radicalement encore avec John MacGregor : il prend des dimensions oniriques qui font penser à Dada et au surréalisme. Dans le monde de MacGrégor, une montre se déforme, un escalier se transforme en chaise, une porte s'incurve. Il est réconfortant que le rêve ne perde pas ses droits et cela console un peu du symbolisme primaire de certaines autres œuvres.

On ne peut passer sous silence l'étonnante section consacrée aux céramistes de la Saskatchewan. Cinq artistes de Regina et « l'ancêtre » du groupe, David Gilhooly, y étaient représentés par des œuvres très typiques par leur naïveté rustique ou leur délire décoratif. En général, c'est du « super kitsch » tout à fait inédit en Europe. Quand le mauvais goût est poussé à ce point, il acquiert une vraie grandeur (2). ■